

PAULINE BAZIGNAN

planètes



13.10.2014. Acrylique sur papier. 114 x 83 cm

21 mars > 9 mai 2015

GALERIE PIXI – MARIE VICTOIRE POLIAKOFF

Vernissage le vendredi 20 mars de 15h à 21h

95 rue de Seine 75006 Paris

01 43 25 10 12 – 06 11 90 29 35 – galeriepixi@free.fr

Ouvert du mardi au samedi de 13h à 19h

« On n'est pas là pour faire du nouveau, on est là pour transformer. » P.B.

*Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, Pauline Bazignan (*1974) est peintre et sculpteur ; elle vit et travaille à Paris. Planètes est sa première exposition personnelle à la galerie Marie Victoire Poliakoff. L'artiste y présente des sculptures et un ensemble de peintures dont le motif central – motif principal, au centre – porteur du tableau et de ses significations : une ligne et son déploiement de pétales et corolles, hier ; de cercles concentriques et oscillatoires, cellules ou planètes, peut-être, aujourd'hui, marque l'identité de ces tableaux et de leur auteur.*

« J'aime bien le double sens des mots », remarque Pauline Bazignan, avec ce mélange de discrétion et de fermeté qui est sa force et son style, dans l'entretien qu'elle a bien voulu mener en préparant l'exposition. Un entretien « mot à mot », de mot en mot – ligne, conception, feu, eau, rien, vide, répétition... – où se dévoilent progressivement, de manière simultanément concrète et figurée (imagée !), le travail en cours à l'atelier et celui présenté ici, à la galerie, à l'invitation de Marie Victoire Poliakoff : l'œuvre offerte au regard du visiteur.

C'est donc à une exploration artistique et à un triple approfondissement : celui d'une pratique, d'une production et d'une subjectivité, que nous convie ce texte écrit à l'occasion de Planètes.

Mickaël Faure

PAULINE BAZIGNAN

Entretien avec Mickaël Faure MARSINPARIS

Ligne

La ligne, c'est l'élément premier : je commence par faire une tâche, un petit point au centre haut du tableau, et après cela devient une ligne. C'est le tout début. La feuille est posée au sol, je suis accroupie et une fois que j'ai fait cette tâche, je me relève et relève la feuille, le tableau. C'est là que le point devient une ligne : le point coloré, à la fois peinture et eau, coule à la verticale jusqu'en bas. Ce n'est pas moi qui trace la ligne, c'est l'effet de la pesanteur. C'est l'une des premières choses auxquelles je pense en faisant cela : si l'on tient debout sur la terre, c'est grâce à ça, à la gravité ; et mon tableau se peint comme cela au début.

Je vois la ligne comme quelque chose qui va porter ce qui vient après. Aujourd'hui, en réalité, je tourne autour du point. Je commence par le centre, tourne autour du point et fais comme des cercles de plus en plus éloignés du point. Auparavant, au lieu d'être des cercles et des spirales, c'était des formes qui partaient du point et montaient à la verticale. D'abord des pétales puis des flammes, puis des organes (cœur, poumons). Maintenant, c'est quelque chose qui tourne (cellules, planètes ou œil ?)

Conception

D'abord je suis partie de la fleur, tout comme pour les sculptures je pars d'un fruit, de l'orange. J'aime bien effacer cette idée, mais en même temps je ne peux nier qu'au début, c'était cela. En fait, je n'ai jamais vraiment voulu peindre de fleur : c'était l'idée d'une fleur, plutôt l'idée d'une éclosion. Voir ou regarder éclore.

Lorsque je peins, c'est comme si je voulais faire venir quelque chose. Quand je choisis les couleurs, par exemple, il y a encore un phénomène d'attraction, quelque chose que j'essaie d'attirer, de sortir, de mettre au dehors. De faire émerger. C'est comme si je voulais concrétiser cette idée pour qu'elle existe vraiment.

Composition

Je ne compose pas réellement. C'est vrai que, souvent, je choisis le point d'où je pars : un peu plus haut ou un peu plus bas. J'ai une feuille blanche et je me demande où je vais poser ma première goutte : c'est quelque chose qui se passe à ce moment là... Avant, je me disais : il n'y a que du hasard. En réalité, je me rends compte qu'il n'y a pas vraiment de hasard... Ou plutôt : il y a toujours un mélange entre le hasard et une volonté.

Papier

C'est vrai qu'il y a une relation totale entre le papier et moi : il y a une écoute, un dialogue, quelque chose entre lui et moi, tout le temps.

Feu/Eau

Il y a l'eau et le feu. Quand je peins, j'utilise de l'eau. Pour mes céramiques, j'utilise aussi de l'eau, mais ça passe par le feu. C'est ce qui révèle, finalement, au sens photographique – le bain révélateur qui fait apparaître l'image : dans la peinture, c'est l'eau ; dans la sculpture, c'est le feu.

Rien/Vide

Au départ il n'y a rien. Après : je peins. Et ensuite j'enlève avec de l'eau, je retire, je fais le vide. Je retire pour voir apparaître mon tableau. Il apparaît une fois que j'ai tout enlevé. Je conçois le vide comme quelque chose d'un peu absorbant. Il y a une forme de tension dans le vide, qui n'est pas vraiment dans le rien, une forme d'absorption. Le rien, lui, a quelque chose d'effrayant, mais qui peut aussi donner une impulsion. C'est comme un signal d'attention.

Tourner/Oscillation/Planète

D'abord il y a le point, ensuite la ligne, puis je peins des cercles et alors je tourne, je me sers de tout mon bras ou même de tout mon être, comme si j'essayais de faire passer une impulsion et voulais la transmettre au papier. C'est vrai que cette forme ronde fait penser à une planète : il y a tout un système, soit de planètes qui tournent entre elles ou autour du soleil, soit de planètes qui tournent sur elles-mêmes.

Entre la corolle du début et la forme que je peins aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait la même idée : il n'y a plus rien de la fleur... C'est plutôt une oscillation tellurique – une planète, oui, ou une cellule : une chose extrêmement primitive ou primaire, originelle. L'oscillation est comme un tremblement, et ce tremblement est comme le tout petit tremblement du tout petit début, quand ça commence un peu à bouger, c'est comme le tout début de quelque chose. Le tout début de quelque chose de la vie.

Répétition/Mystère

J'arrive à mon atelier, je me mets au travail et, enfin, j'ai le sentiment de faire quelque chose. Juste faire quelque chose, encore et encore, pour que ce soit le mieux possible. Chaque jour un entraînement ou une répétition – comme en musique. Je ne fais que répéter. Non pour atteindre une perfection mais pour essayer de comprendre. Je fais toujours les mêmes gestes. Comme s'il y avait quelque chose qui se cachait derrière tout cela, que je n'ai pas encore vu. Comme si j'essayais de percer une sorte de mystère.

Paris, le 29 janvier 2015

GALERIE PIXI – MARIE VICTOIRE POLIAKOFF

planètes

20 mars > 9 mai 2015 mardi > samedi 13h > 19h

95 rue de Seine 75006 Paris – 01 43 25 10 12 – galeriepixi@free.fr